

Le Petit Journal

LE PLUS RÉPANDU, LE MIEUX RENSEIGNÉ

ADMINISTRATION, RÉDACTION ET ANNONCES
61, rue Lafayette, à Paris (9^{me})

ADMINISTRATION... téléphone 101-75
RÉDACTION... téléphone 101-77 — 101-78

ABONNEMENTS SEINE ET SEINE-ET-OISE
TROIS MOIS... 5 FR.
SIX MOIS... 9 FR.
UN AN... 18 FR.
Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois

5 cent. SIX PAGES 5 cent.

Le SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ... 5 CENT. Le Petit Journal militaire, maritime, colonial, 10c.
Le Petit Journal agricole. 5 CENT. LA MODE DU Petit Journal... 10 CENT.
Le Petit Journal ILLUSTRÉ DE LA JEUNESSE... 10 CENT.

D. CASSIGNEUL, Directeur de la Rédaction.

DÉPARTEMENTS ABONNEMENTS ÉTRANGER
6 FR. TROIS MOIS... 8 FR.
12 FR. SIX MOIS... 15 FR.
24 FR. UN AN... 30 FR.
Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois

DIMANCHE 2 SEPTEMBRE 1906

245 — SAINT ANTONIN, M. — 120

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE (NUMÉRO 15,955)

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

La chanteuse de Luzel

Aujourd'hui, on inaugurera, à Plouaret, un monument à l'écrivain breton François-Marie Luzel

On inaugurera, aujourd'hui, à Plouaret (Côtes-du-Nord) le monument élevé à François-Marie Luzel, et qui est l'œuvre, émue et délicate, du sculpteur Jean Boucher.

Peu d'écrivains ont autant fait pour leur pays natal que l'infatigable collecteur des *Chants populaires de la Basse-Bretagne*. Ce savant homme fut un des maîtres du

surtout les chanteuses et les conteuses habituelles du savant folkloriste, Barbe Tassel, Marie-Joséphine Kerival, Godic Rio, Anne Prigent, Anna Salic, Jeanne Le Gall, Marie Daniel, Marianne Le Noan, etc., etc. Cicéron remarque quelque part que les femmes conservent mieux que les hommes le dépôt de la tradition ; *facilius mulieres in corruptam antiquitatem conservant*. Luzel, dans ses enquêtes, vérifie bien souvent l'exactitude de cette remarque. Une femme, entre toutes, lui fut une collaboratrice précieuse : Marguerite Philippe. Aux dernières pages des *Gwerziou*, dans une note, il disait d'elle :

« Marguerite Philippe est ma chanteuse et conteuse ordinaire. Pèlerine, par procuration, de son état, elle parcourt constamment la Basse-Bretagne en tous sens, pour se rendre (toujours à pied) aux places dévotées les plus en renom. Partout où elle passe, elle écoute, elle s'enquiert et me rapporte fidèlement toutes les chansons, tous les récits divers, toutes les pratiques superstitieuses et les coutumes qu'elle peut recueillir ou observer dans ses voyages. Sa mémoire est prodigieuse et je n'exagère rien en portant à 200 environ le nombre des chants de toute sorte et à 150 le nombre des contes merveilleux et autres qu'elle connaît. Elle demeure au village de Pont-ann-C'hlan, en Pluzunet, arrondissement de Lannion. »

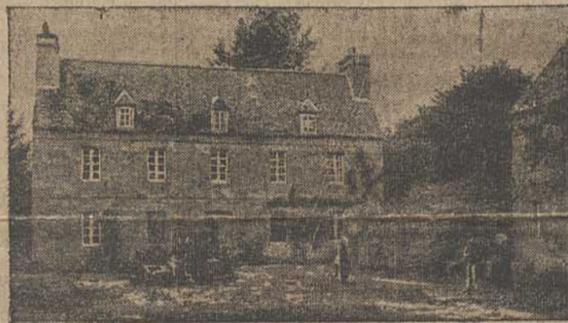
Ces lignes sont de 1874. Or, j'apprenais, l'autre matin, que Marguerite Philippe n'a pas encore quitté le séjour des vivants, que cette vénérable et incomparable dépositaire de la tradition bretonne continue d'habiter aux environs de Pluzunet et que, par un privilège bien rare, à plus de soixante-dix ans, elle a conservé toute la fraîcheur de sa mémoire et de sa voix. Un pèlerinage à



Portrait de LUZEL
en 1858

folk-lore contemporain. Cinquante années durant, il parcourut et explora la Basse-Bretagne en tous sens pour recueillir ses chansons, ses légendes et ses contes. On peut dire qu'il mourut à la tâche. Mais quelle gerbe de belles œuvres laissait après lui ce bon travailleur

Qui veut connaître la Bretagne doit chercher chez Luzel elle est là, dans sa simplicité primitive, non dans le *Barzaz-Breiz* de la Villemarqué, mystification de génie à laquelle se laissèrent prendre Augustin Thierry, George Sand et M. de Rémusat, mais qui éveilla, par sa perfection même, les soupçons de Renan. Le roi Arthur, Meriin, Nominoë, Lez-Breiz, Abeillard, Duguesclin, toute l'histoire bretonne défilait dans le *Barzaz*. Pas un grand personnage historique qui manqua à l'appel, et l'auteur de la *Poésie des races celtiques* se demandait avec inquiétude si « l'oreille de M. de la Villemarqué ne s'était pas prêtée complaisamment à entendre certains noms » au lieu des noms plus humbles que



Manoir de Keramborgne, à Plouaret (maison natale de Luzel)

la maison de Marguerite Philippe s'indiquait. Pluzunet est à deux lieues de la voie ferrée ; mais le chemin est ravissant qui, de Kerauzern, la station la plus proche, descend en lacets jusqu'au Guer et, à travers un paysage de futaies, de rochers et d'eaux vives, grimpe jusqu'à la crête du plateau où est perché le bourg natal de Marguerite.

Tout le monde la connaît, par ici, cette Marguerite — *Marc'harit Fulun*, comme on l'appelle à la bretonne — et les yeux s'illuminent, les oreilles se dressent dès que je prononce son nom.

Par exemple, me dit-on à la première halte où je m'informe d'elle, il y a beau temps que Marguerite n'habite plus au Rigorio, près Pont-ann-C'hlan : vous serez obligé de pousser jusqu'au hameau de Saint-Idunet. Mais, comme c'est fête aujourd'hui, peut-être la rencontrerez-vous à Pluzunet même, à la sortie de la grand-messe...

Marguerite n'était pas à la grand-messe. Très complaisamment, M. Guillouic, chez qui j'étais descendu, avait fait surveiller les chaises de l'église. À la place de celle qui

qu'une pièce, meublée sommairement d'un lit clos, de deux armoires, d'une table et d'un banc. Pour plancher, de la terre battue. Aux poutres, brunies de fumée, quelques morceaux de lard, le fléau d'une balance ; dans le retrait de la croisée, entre deux bouquets de papier peint, un petit autel avec une sainte Anne et la Vierge, et, au-dessus, la photographie de Victor Hugo...

— Et Luzel ? demandai-je.
— M. Luzel ? corrigea Marguerite. Oh ! je n'ai pas besoin de voir son portrait. Il est gravé là, — et elle m'indiqua son cœur.
— Vous l'aimiez donc bien ?
— Il était si bon pour moi ! Chaque année il m'envoyait 10 francs d'étrennes et, quand



Portrait charge de LUZEL
par Carjat en 1856

je me déplaçais pour aller trouver à Keramborgne, il m'hébergeait, me nourrissait et me donnait encore un petit écu.

— Est-ce vrai ce qu'il dit, Marguerite, que vous savez de mémoire 150 contes et 300 chansons ?

— M. Luzel n'a point exagéré : il serait resté plutôt au-dessous de la vérité. Tenez : je vais vous montrer mon cahier. Je ne sais ni lire ni écrire, mais une voisine a commencé à transcrire sous ma dictée les *gwerz* et les *sones* que je connais par cœur. Il y en a 259...

— Ouvrez le cahier et choisissez au hasard trois ou quatre numéros en priant Marguerite de me chanter les pièces auxquelles ils correspondaient. Elle s'exécuta de bonne grâce. Sa voix était chaude et claire ; ses yeux, tandis qu'elle chantait, fixaient par la croisée un point de l'espace, au loin ; sa figure avait pris une noblesse et une gravité singulières. Et sous ces poutres enfumées, dans ce taudis sordide, c'était bien réellement comme disait Luzel, le cœur de la Bretagne qui palpitait sur les lèvres grises de la septuagénaire.

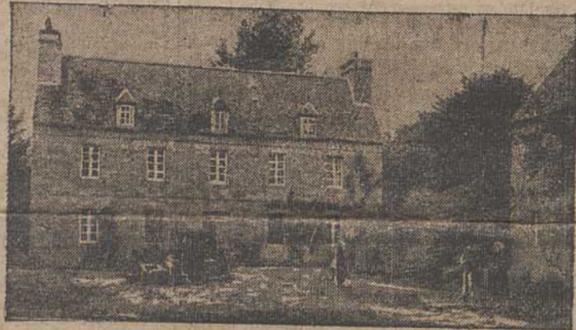




Portrait de LUZEL
en 1853

folk-lore contemporain. Cinquante années durant, il parcourut et explora la Basse-Bretagne en tous sens pour recueillir ses chansons, ses légendes et ses contes. On peut dire qu'il mourut à la tâche. Mais quelle gerbe de belles œuvres laissait après lui ce bon travailleur.

Qui veut connaître la Bretagne doit la chercher chez Luzel elle est là, dans sa sincérité primitive, non dans le Barzaz-Breiz de la Villemarqué, mystification de génie à laquelle se laissèrent prendre Augustin Thierry, George Sand et M. de Rémusat, mais qui éveilla, par sa perfection même, les soupçons de Renan. Le roi Arthur, Merlin, Nominoë, Lez-Breiz, Abeillard, Duguesclin, toute l'histoire bretonne défilait dans le Barzaz. Pas un grand personnage historique qui manquât à l'appel, et l'auteur de la Poésie des races celtiques se demandait avec inquiétude si « l'oreille de M. de la Villemarqué ne s'était pas prêtée complaisamment à entendre certains noms » au lieu des noms plus humbles que



Manoir de Keramborgne, à Plouaret (maison natale de Luzel)

la maison de Marguerite Philippe s'indiquait. Pluzunet est à deux lieues de la voie ferrée ; mais le chemin est ravissant qui, de Kerauzern, la station la plus proche, descend en lacets jusqu'au Guer et, à travers un paysage de futaies, de rochers et d'eaux vives, grimpe jusqu'à la crête du plateau où est perché le bourg natal de Marguerite.

Tout le monde la connaît, par ici, cette Marguerite — *Marg'harit Fulun*, comme on l'appelle à la bretonne — et les yeux s'illuminent, les oreilles se dressent dès que je prononce son nom.

— Par exemple, me dit-on à la première halte où je m'informe d'elle, il y a beau temps que Marguerite n'habite plus au Rigorio, près Pont-ann-C'hlan : vous serez obligé de pousser jusqu'au hameau de Saint-Idunet. Mais, comme c'est fête aujourd'hui, peut-être la rencontrerez-vous à Pluzunet même, à la sortie de la grand-messe...

Marguerite n'était pas à la grand-messe. Très complaisamment, M. Guillouzic, chez qui j'étais descendu, avait fait surveiller les abords de l'église. A la place de celle que j'attendais, je vis venir un petit homme l'allure timide et légèrement claudicant, qui me dit :

— Je suis René Salaün, le mari de Marguerite. Si vous voulez, j'irai la prévenir.

J'ignorais que Marguerite fût mariée, mais je me souvins qu'en Bretagne la femme, même épouse et mère, continue à garder son nom de jeune fille. Désirant pousser mon enquête jusqu'au bout, j'invitai mon interlocuteur à me servir de guide et, après un sommaire déjeuner, nous allâmes partir de compagnie pour Saint-Idunet quand Marguerite, inquiète de l'absence de son mari, survint à l'improviste. Elle s'excusa du négligé de sa toilette ; mais j'avais bien autre chose à faire qu'à détailler ses loques de mendicante : c'était elle surtout qui m'intéressait, sa physionomie aiguë et fureteuse de campagnol en maraude, son alacrité légendaire, ses yeux restés si vifs dans une tête qui n'était plus qu'un paquet de rides et de tendons. Un de ses bras, paralysé, pendait ; l'autre, atrophié, lui rendait encore quelques services.

Elle était née ainsi, m'expliqua-t-elle en chemin, et cette double infirmité avait décidé de sa vocation : pour vivre, faute d'autre métier à exercer, elle s'était faite pèlerine par procuration, — ce qui veut dire qu'elle entreprenait des pèlerinages pour le compte d'autrui. Quand les pèlerinages chômaient, elle décrochait son bissac et « cherchait la charité ». L'hiver, elle filait au rouet. Son mari, infirme comme elle, se louait dans les fermes voisines. Mais il gagnait peu : dix ou quinze sous par jour. Et, là-dessus, il fallait payer le loyer du « ménage » : treize écus par an, trente-neuf francs — une vraie somme, monsieur !

— Tenez, me dit Marguerite, nous voici chez nous.

Sur le bord de la route, à deux pas de la chapelle neuve de Saint-Idunet, — un vieux cénobite du quatrième siècle, dont, chemin faisant, Marguerite m'avait chanté le *gwerz* et montré les trois sources miraculeuses, — j'aperçus un petit chaume décrépit, comme affaissé de misère et de vétusté, qui prenait le jour par une étroite fenêtre et s'égayait seulement du voisinage de quelques pommiers tout chargés de beaux fruits rouges, trésor de cet infime domaine. J'entrai : sur un rudiment de cloison des images étaient collées, découpées par Marguerite dans le *Supplément du Petit Journal* — notre grand organe populaire pé-nètre décidément partout. Le legis n'avait



Portrait charge de LUZEL
par Carjat en 1856

je me déplaçais pour l'aller trouver à Keramborgne, il m'hébergeait, me nourrissait et me donnait encore un petit écu.

— Est-ce vrai ce qu'il dit, Marguerite, que vous savez de mémoire 150 contes et 200 chansons ?

— M. Luzel n'a point exagéré : il serait resté plutôt au-dessous de la vérité. Tenez : je vais vous montrer mon cahier. Je ne sais ni lire ni écrire, mais une voisine a commencé à transcrire sous ma dictée les *gwerz* et les *sones* que je connais par cœur. Il y en a 259...

Pour les cahiers et choisis au hasard trois ou quatre numéros en priant Marguerite de me chanter les pièces auxquelles ils correspondaient. Elle s'exécuta de bonne grâce. Sa voix était chaude et claire ; ses yeux, tandis qu'elle chantait, fixaient par la croisée un point de l'espace, au loin ; sa figure avait pris une noblesse et une gravité singulières. Et sous ces poutres enfumées, dans ce taudis sordide, c'était bien réellement comme disait Luzel, le cœur de la Bretagne qui palpait sur les lèvres grises de la septuagénaire.



Marguerite PHILIPPE
(La chanteuse de chansons populaires)

chèvrotait la tradition populaire, M. de la Villemarqué, entre temps, fut élu membre de l'Institut et sa supercherie éclata que treize ans après, dénoncée par l'archiviste Le Men, puis par M. d'Arbois de Jubainville, professeur au Collège de France. Enfin parut, en 1872, le mémoire intitulé : *De l'authenticité du Barzaz-Breiz*, où Luzel, qui avait repris en sous-œuvre l'enquête de son illustre devancier, confrontait les textes originaux, recueillis par lui sur la lèvres même du peuple, avec les textes apocryphes, forgés de toutes pièces ou remaniés par la Villemarqué et l'abbé Henry. Cette fois tous les doutes tombèrent.



LUZEL en 1894
(COLLECTION P. HÉMON.)

« C'est réellement le cœur de la Bretagne qui bat en ces chants spontanés, écrivait Luzel dans la préface de son livre. J'ai conservé scrupuleusement la langue telle que me la donnaient nos rustiques rapsodes, sans l'épurer ni la vieillir. »

De ces « rustiques rapsodes » dont parle Luzel, bien peu demeurent aujourd'hui. On sont Garandel, surnommé Compagnon-l'Aveugle, le tisserand Pierre Kourio, le sabotier Renan et ce Jean Kerglogor, le vieux barde nomade qui avait fait les grandes guerres de la Révolution et de l'Empire et dont l'œil « bouillait encore quand on parlait de ses frères d'armes » ? On sont

Le Petit Journal DANS LES DÉPARTEMENTS

(Dépêches de nos correspondants particuliers)

qui fut le critique le plus célèbre de son époque et succéda à L. Villar à l'Académie française. De Feletz fut inspecteur de l'Académie de Paris.

Buste et médaillon sont les œuvres du sculpteur parisien bien connu Eugène Bouveri, auteur du *Pierre Baudin* qui est au faubourg Saint-Antoine, et du *Camille Desmoulins*, qui est au Palais-Royal.

La double cérémonie d'inauguration sera présidée par le général de division Amourel, ancien directeur de l'artillerie au ministère de la guerre, représentant le ministre de la guerre.

A TRAVERS L'ENSEIGNEMENT

Une innovation dans l'enseignement des langues vivantes. — Les échanges d'assistants dans les collèges. — L'anglais

de leurs fonctions et que, par suite, elle était qualifiée pour faire valoir ses droits à une pension de retraite.

Mais ne vaudrait-il pas mieux, quand on le peut, par l'hygiène et l'antisepsie, empêcher les fonctionnaires de mourir prématurément que d'avoir à pensionner leurs veuves après leur mort ?

Le congrès universel d'Esperanto

(Lettre de notre envoyé spécial)

Genève, 31 Août.
Le 28 août, s'est ouvert à Genève, vous l'avez annoncé, le congrès d'Esperanto. On n'a pas oublié l'éclatant succès de la première manifestation de ce genre tenue l'an dernier à Boulogne-sur-Mer. Celle de cette année paraît ne pas avoir un succès moindre. Plus d'un millier d'esperantistes ont répondu à l'appel du comité d'organisation. La France, l'Allemagne, l'Angleterre, la Russie, l'Espagne, sont les nations les mieux représentées. Une vive animation règne dans les rues de Genève. Tous les congressistes portent à la boutonnière l'étoile verte, l'insigne des adeptes de la nouvelle langue. On s'aborde familièrement ; de tous côtés on entend sonner les sonorités esperantistes ; Français, Allemands, Italiens, Russes, Américains fraternisent et conversent entre eux par le seul intermédiaire de la langue auxiliaire, et ceci sans la moindre difficulté. La langue est douce, sonore, rythmée, comme un idiome méridional. Les différences de prononciation entre les ressortissants des divers pays sont presque nulles ; en tout cas la langue se montre admirablement appropriée à son but.

C'est mardi, à trois heures qu'a eu lieu, dans la salle des Amis de l'Instruction, la première réunion officielle des congressistes. Le docteur Zamenhof, l'auteur même de l'Esperanto, un petit homme sec, droit, au regard doux et timide, au front chauve, a fait son entrée sur la tribune, salué par d'interminables applaudissements. Derrière lui on se montrait les notabilités esperantistes : M. L. de Beaufront, président de l'importante société française pour la propagation de l'Esperanto ; le général Sebert, membre de l'Institut ; Ed. Boirac, recteur de l'Académie de Dijon ; Gaston Moch ; colonel Pollen, etc.

On a élu président : M. Schneeberger (Suisse) ; vice-présidents : MM. Michaux, (France) ; Lemaire, (Belgique) ; Kùchler, (Allemagne) ; Moschales, (Angleterre) ; Eustifajeff, (Russie).

Le soir a eu lieu au Victoria-Hall, l'ouverture solennelle du Congrès.

Le public avait été invité ; plus de deux mille personnes assistaient à cette cérémonie. Le docteur Zamenhof, toujours très acclamé a prononcé un émouvant discours dans lequel il a développé l'idée essentielle de l'esperantisme. Plus d'une vingtaine d'orateurs, tous appartenant à des nations différentes, se sont ensuite succédés à la tribune, saluant chacun le congrès par une courte allocution en Esperanto. Le public profane a suivi avec un vif intérêt cet original défilé, qui mieux que de longs développements théoriques témoigne de la facilité et de la souplesse de l'Esperanto.

De nombreuses fêtes ont été organisées à l'occasion du congrès.

Mercredi soir, une importante soirée était donnée au théâtre. Des amateurs de tous pays se sont produits sur la scène ; on a joué avec un grand succès une pièce de E. de Amicis, fervent partisan de l'Esperanto, intitulée *Flore de l'Asinto*. (Fleur du Passé).

Diverses réunions spéciales ont présenté un vif intérêt : citons parmi elles celle des instituteurs esperantistes, des journalistes, des personnes s'intéressant à l'œuvre de la Croix-Rouge, etc., etc. M. le lieutenant Bayol a fait adopter une importante résolution tendant à introduire l'Esperanto auprès des personnes appelées à rendre ou à recevoir des soins de la Croix-Rouge. Une active propagande en ce sens a été déjà commencée. D'autres réunions sont annoncées pour les prochains jours.

Un incendie très violent a éclaté hier vers trois heures, à l'entrepôt des bois de chauffage de M. Barthélémy, cours de Bayonne ; l'entrepôt a été détruit entièrement. Les pertes sont importantes. Le bâtiment où était installé le moteur a été fortement endommagé.

BREST. — Le contre-amiral Le Pord, nommé par récente décision présidentielle major-général de la marine de Brest, a fait ce matin, avec le cérémonial d'usage, son entrée officielle dans le port de guerre.

Les honneurs militaires lui ont été rendus et la batterie de la Pointe a tiré une salve de sept coups.

Une fillette de treize ans, Anne Mercier, demeurant rue Suffren, s'est, hier soir, volontairement jetée par une fenêtre d'un premier étage et elle est venue s'abattre sur le

SAMEDI, 1^{er} SEPTEMBRE.

AGEN. — Un ouvrier de Villeneuve-de-Mezin, employé à la reconstruction de la maison Rozie, à Poudenas est tombé hier, du haut d'un échafaudage élevé de 5 mètres, entraînant les madriers, qui l'écrasèrent. Le docteur Bâchos a donné ses soins au blessé, dont l'état est fort grave.

Un violent incendie a détruit, hier, une habitation, une grange et du mobilier appartenant à M. Coutrille, dit Coummet, propriétaire à Bouglon-Vieux. La grand-mère de M. Coutrille, qui s'était endormie, faillit être surprise par les flammes.

Un nommé Auguste Lajaurie, forgeron à la Sauvetat-de-Sauvères, causait, hier, avec son voisin Constant, dans la mesure où était installée sa forge, lorsque, subitement, la toiture s'effondra sur les deux hommes, qui furent ensevelis sous les décombres. Lajaurie ne fut que légèrement blessé à la tête, mais Constant eut la colonne vertébrale brisée et expira peu après.

ANGOULEME. — Un carrier de Trois-Palès, nommé Jules Souchère, âgé de trente-cinq ans, a été, dans l'après-midi de vendredi, un coup de fusil sur sa femme, qu'il accusait de l'avoir abandonné pour aller vivre avec un autre.

Aussitôt après Souchère partit, sans s'assurer si sa femme était morte et vint se constituer prisonnier à Angoulême.

ANNECY. — Un nommé Jean Lucas, âgé de trente-deux ans, domestique chez Mme veuve Lacroix, à Douvaines, est tombé, comme il travaillait dans la grange de sa maîtresse et s'est fracturé la nuque. Il est mort quelques heures après.

Cette nuit, à une heure, un incendie a éclaté, à Rumilly, dans l'usine de bois de galoches de la veuve Jahin. Le feu s'est propagé avec rapidité et a gagné toute l'installation. La vallée entière était éclairée par les flammes et de partout, les pompiers accoururent. Tout le monde rivalisa de zèle et de dévouement, mais ce fut en vain, et les sauveteurs durent se borner à protéger les maisons voisines, fortement menacées.

A six heures du matin, l'usine était complètement détruite. Les pertes doivent être supérieures à 100,000 francs.

La propriétaire, Mme Janin, était en voyage et ce n'est que ce matin, en rentrant, qu'elle a appris la nouvelle de l'incendie.

AVESNES (Nord). — Le petit Auguste Krepens, âgé de cinq ans, dont les parents habitent Louvroil jouait avec d'autres enfants sur les bords de la Sambre, quand il tomba à l'eau ; retiré un quart d'heure après par un nommé Catoire, il ne put être rappelé à la vie.

Un nommé Augustin Seurlier, âgé de quarante-sept ans, garçon brasseur à Jeumont est tombé du siège du camion qu'il conduisait et s'est mortellement blessé.

Un ouvrier de la carrière Chevallier, à Bavay, Camille Chauderiot, âgé de vingt-six ans, poussait une berline chargée de pierres lorsqu'il fut entraîné sous le véhicule et eut les jambes affreusement broyées. Les médecins craignent de ne pouvoir le sauver.

BEAUMONT-EN-ARGONNE (Ardennes). — A l'occasion de l'anniversaire des combats des 30 et 31 août 1870, une cérémonie patriotique aura lieu, demain dimanche, 2 septembre, à Beaumont, où les Sociétés militaires de Sedan et de la région et le « Souvenir français », se rendront, en cortège, au cimetière.

BETHUNE. — Un incendie a éclaté hier au hameau du Baluchon, à Le Forest, détruisant une partie de la récolte de blé de deux cultivateurs du pays nommés Hugot et Lardet.

BIARRITZ. — Une quinzaine d'enfants s'amusaient, hier, vers une heure, au plateau Mont-Louis, où doit être édifiée la nouvelle gare de la Négresse-Biarritz-Ville ; soit accidentellement, soit en jouant, ils mirent le feu aux herbes desséchées. L'incendie gagna bien vite le bois de pins plantés sur le plateau et menaça les villas voisines. Grâce à la promptitude des secours, tout danger fut bientôt écarté néanmoins.

BORDEAUX. — La température est torride et le thermomètre monte chaque jour à 35° ou 36°.

Les réserves d'eau potable diminuent de plus en plus. La quantité normale débitée par les sources est d'environ 60,000 mètres cubes par jour. Pendant les mois de juillet et août, le débit s'est maintenu entre 40,000 et 50,000 mètres, alors que la réserve quotidienne est descendue à 37,000.

Un incendie très violent a éclaté hier vers trois heures, à l'entrepôt des bois de chauffage de M. Barthélémy, cours de Bayonne ; l'entrepôt a été détruit entièrement. Les pertes sont importantes.

BREST. — Le contre-amiral Le Pord, nommé par récente décision présidentielle major-général de la marine de Brest, a fait ce matin, avec le cérémonial d'usage, son entrée officielle dans le port de guerre.

Les honneurs militaires lui ont été rendus et la batterie de la Pointe a tiré une salve de sept coups.

Une fillette de treize ans, Anne Mercier, demeurant rue Suffren, s'est, hier soir, volontairement jetée par une fenêtre d'un premier étage et elle est venue s'abattre sur le

monts et vins de liqueur se tiendra à Cette, le 11 septembre, sous le patronage de la chambre syndicale du commerce en gros des vins.

CHARLEVILLE. — Un ancien brasseur, M. H... âgé de trente-trois ans, vient de se suicider, en s'empoisonnant, dans une chambre d'hôtel, à Charleville.

CHALONS-SUR-MARNE. — Hier matin, à Ciesies, canton d'Angiere, un nommé Jules Grand, cultivateur, âgé de soixante-huit ans, était occupé, dans sa grange, à délier des gerbes sur une machine, quand une de ces gerbes l'ayant heurté, il fut précipité sur le sol. Le malheureux fut relevé avec de graves lésions internes. Son état est très grave.

CHOLET. — Un nommé Joseph Souride, âgé de cinquante-quatre ans, fermier à Saint-Michel-de-la-Boissière-sur-Evre, a été trouvé noyé dans l'étang du Bois-Noir.

CLERMONT (Oise). — On était la fin de la moisson à Saint-Remy-en-l'Éau, chez M. Duval, cultivateur. A un moment donné, éclata entre deux moissonneurs, Georges Decaignières, âgé de vingt-quatre ans, et Léopold Lavacquerie, âgé de trente-huit ans. Decaignières mit bientôt le contenu à la main et Lavacquerie tomba frappé de trois coups de couteau. Blessé dans le dos, au sein droit et le poumon perforé, il a été transporté à son domicile dans un état inquiétant. Le malheureux est marié et père de trois enfants. Decaignières a été mis à la disposition de la justice.

CONDOM. — Un violent incendie a éclaté au Houga et a détruit quatre immeubles, appartenant à MM. Garens, maire, et Soulié, négociant.

Un nommé Joseph Dattas, âgé de trente-deux ans, de Larroque-Saint-Cernin, a simulé une absence et a mis le feu à sa maison, hypothéquée par un créancier. Le gendarmier a obtenu les aveux de l'incendiaire, qui est gardé à vue en attendant le parquet.

DOMFRONT (Orne). — Deux meules de grains ont été détruites par un incendie allumé par une étincelle provenant d'une machine à battre, chez M. Chanu, à Lore.

DONZENAC (Corrèze). — Le concours du comice agricole cantonal aura lieu demain à Allasac.

EPERNAY. — Mme Léonie Thiéry, âgée de trente-sept ans, étant allée brûler des mauvaises herbes dans les champs, ne revint pas le soir. Son fils se rendit à l'endroit où elle était allée et la trouva carbonisée.

Mme Thiéry était atteinte d'une maladie nerveuse. On pense qu'elle est tombée dans le feu au milieu d'une crise.

QUERET. — Le *Petit Journal* a relaté le terrible incendie qui a détruit la ferme du Moulin, aux Mouneyroux, près d'Auzances. Le sinistre faillit coûter la vie à trois personnes. Une enquête ouverte sur les causes de l'incendie, a établi que peu avant le commencement de l'incendie, un mendiant avait été vu, rôdant autour des bâtiments. Un mandat d'arrêt a été lancé contre cet homme.

Un incendie, allumé par l'imprudence d'un fumeur, a détruit 12,000 fagots à Chantenne, commune de Genouillat.

Un nommé Rousseau, âgé de vingt-sept ans, domestique chez M. Lafarge, menuisier à la Roche-Etroite, commune de Pionnat, conduisait un chargement de sacs, assis derrière sa voiture, lorsqu'il tomba sur la route et se tua.

M. Montagne, âgé de cinquante-sept ans, propriétaire à Gigon, commune de Laudaud, est tombé du haut d'une meule de paille et s'est grièvement blessé.

CYSGING (Nord). — La petite Suzanne Van delbucke, âgée de six ans, dont les parents demeurent rue Saint-Michel, à Lille, se trouvait en vacances au hameau de Bonance, à Templeuve. Hier, elle a été renversée par une voiture à quatre roues, attelée à deux chevaux. Malgré tous les soins, la pauvre fillette a expiré une heure après l'accident, des suites d'une hémorragie.

LA-ROCHE-SUR-YON. — Hier, entre Pouzauges et Chavagnes-lès-Redoux, un wagon fourré, contenant deux chevaux, gardés par le jockey de M. Leroux, propriétaire à la Chapelle-Hermier, a pris feu soudain.

Le jockey, effrayé, a sauté du wagon sur la voie et est tombé si malheureusement, qu'il s'est tué sur le coup.

Les deux chevaux ont été carbonisés.

LE HAYRE. — Hier, rue Auguste-Comte, une charrette de foin et son chargement appartenant à M. Guéroult, cultivateur à Petitville ont été détruits par le feu. On croit que l'incendie a été causé par l'imprudence d'un fumeur.

LENS. — Un ouvrier, nommé François, âgé de soixante ans, chargé de conduire la machine d'un treuil sur le carreau de la fosse n° 17 des mines de Lens, a été saisi par le câble de ce treuil. Relevé avec la jambe droite presque arrachée, il a été transporté à l'hôpital de Lens, où il est mort en arrivant.

LISIEUX. — L'état de M. Stillman, la victime de l'accident d'automobile que nous avons raconté, qui était assez satisfaisant depuis lundi, s'est subitement aggravé. Des défaillances du côté du cœur donnant des inquiétudes aux médecins qui le soignent.

LYON. — Un manœuvre, âgé de dix-sept ans, Emile Reider, passait cours Vitton derrière un tramway, lorsqu'il fut atteint par

kilomètres à l'heure quand le mécanicien Rais, du dépôt Lyon-Vaise, aperçut l'obstacle. Il parvint à arrêter son train qui patina jusqu'à deux mètres du train de marchandises.

WARMANDE. — Un vieillard, ayant glissé, était tombé dans la Garonne, à Marmande, et entraîné par le courant, allait disparaître, lorsque le jeune Georges Serres, âgé de onze ans, faisant preuve d'un courage et d'un sang-froid

C'était un des doyens de la précédente législature.

POITIERS. — M. et Mme Maupin, laitiers, demeurant au Chemin-Haut-des-Sables, commune de Poitiers, arrosaient leur jardin, situé sur les bords du Clain, au lieu dit « la Méri-gotte », quand tout à coup, leur enfant, âgé de quatre ans, qui les suivait pas à pas, se pencha sur la rivière et tomba à l'eau. Les malheureux parents se retournèrent, mais déjà le

général Sebert, membre de l'Institut ; Boirac, recteur de l'Académie de Dijon ; Gaston Moch ; colonel Pollen, etc.

On a élu président : M. Schneberger (Suisse) ; vice-présidents : MM. Michaux, (France) ; Lemaire, (Belgique) ; Kuchler, (Allemagne) ; Moscheles, (Angleterre) ; Evstifeïeff, (Russie).

Le soir a eu lieu au Victoria-Hall, l'ouverture solennelle du Congrès.

Le public avait été invité ; plus de deux mille personnes assistaient à cette cérémonie. Le docteur Zamenhof, toujours très acclamé a prononcé un émouvant discours dans lequel il a développé l'idée essentielle de l'Esperantisme. Plus d'une vingtaine d'orateurs, tous appartenant à des nations différentes, se sont ensuite succédés à la tribune, saluant chacun le congrès par une courte allocution en Esperanto. Le public profane a suivi avec un vif intérêt cet original défilé, qui mieux que de longs développements théoriques témoigne de la facilité et de la souplesse de l'Esperanto.

De nombreuses fêtes ont été organisées à l'occasion du congrès.

Mercredi soir, une importante soirée était donnée au théâtre. Des amateurs de tous pays se sont produits sur la scène ; on a joué avec un grand succès une pièce de E. de Amicis, fervent partisan de l'Esperanto, intitulée *Flores de l'Asinio* (Fleur du Passé).

Diverses réunions spéciales ont présenté un vif intérêt : citons parmi elles celle des institutrices esperantistes, des journalistes, des personnes s'intéressant à l'œuvre de la Croix-Rouge, etc. M. le lieutenant Bayol a fait adopter une importante résolution tendant à introduire l'Esperanto auprès des personnes appelées à rendre ou à recevoir des soins de la Croix-Rouge.

Une active propagande en ce sens a été déjà commencée. D'autres réunions sont annoncées pour les catholiques, protestants, etc.

Un incendie très violent a éclaté hier vers trois heures, à l'entrepôt des bois de chauffage de M. Barthélemy, cours de Bayonne : l'entrepôt a été détruit entièrement. Les pertes sont importantes.

Le bâtiment où était installé le moteur a été fortement endommagé.

BREST. — Le contre-amiral Le Pord, nommé par récente décision présidentielle major-général de la marine de Brest, a fait ce matin, avec le cérémonial d'usage, son entrée officielle dans le port de guerre.

Les honneurs militaires lui ont été rendus et la batterie de la Pointe a tiré une salve de sept coups.

Une fillette de treize ans, Anne Mercier, demeurant rue Suffren, s'est, hier soir, volontairement jetée par une fenêtre d'un premier étage et elle est venue s'abattre sur le pavé. Elle se plaint de douleurs internes.

CASTRES. — Un incendie a complètement détruit l'usine de bonneterie Estéval et Cie. Les pertes sont évaluées à 100,000 fr. environ. L'usine était assurée. Cent quarante ouvriers et ouvrières perdent leur travail.

SETTE. — Quatre cents Espagnols venant de France pour les vendanges sont arrivés de Barcelone par le vapeur Villa-de-Illes.

Un meeting de protestation contre l'augmentation projetée des droits sur les ver-

res a eu lieu hier soir, à la salle de la mairie à Brette, chez M. Chann, à Lore.

DONZENAC (Corrèze). — Le concours du comice agricole cantonal aura lieu demain à Allasac.

EPERNAY. — Mme Léonie Thiéry, âgée de trente-sept ans, étant allée brûler des mauvaises herbes dans les champs, ne revint pas le soir. Son fils se rendit à l'endroit où elle était allée et la trouva carbonisée.

Mme Thiéry était atteinte d'une maladie nerveuse. On pense qu'elle est tombée dans le feu au milieu d'une crise.

GUERET. — Le *Petit Journal* a relaté le terrible incendie qui a détruit la ferme du Moulin, aux Mouheyroux, près d'Auzance. Le sinistre faillit coûter la vie à trois personnes. Une enquête ouverte sur les causes de l'incendie, a établi que peu avant le commencement de l'incendie, un mendiant avait été vu, rôdant autour des bâtiments. Un mandat d'amener a été lancé contre cet homme.

Un incendie, allumé par l'imprudence d'un fumeur, a détruit 12,000 fagots à Chanterranne, commune de Genoullat.

Un nommé Rousseau, âgé de vingt-sept ans, domestique chez M. Lafarge, menuisier à la Roche-Etroite, commune de Pionnat, conduisait un chargement de sacs, assis derrière sa voiture, lorsqu'il tomba sur la route et se tua.

M. Montagne, âgé de cinquante-sept ans, propriétaire à Gigon, commune de La Paude, est tombé du haut d'une meule de paille et s'est grièvement blessé.

CYSGING (Nord). — La petite Suzanne Van derbucke, âgée de six ans, dont les parents demeurent rue Saint-Michel, à Lille, se trouvait en vacances au hameau de Bonance, à Templeuve. Hier, elle a été renversée par une voiture à quatre roues, attelée à deux chevaux. Malgré tous les soins, la pauvre fillette a expiré une heure après l'accident, des suites d'une hémorragie.

LA-ROCHE-SUR-YON. — Hier, entre Poursgrues et Chavagnes-les-Redoux, un wagon écurie, contenant deux chevaux, gardés par le jockey de M. Leroux, propriétaire à la Chapelle-Hermier, a pris feu soudain.

Le jockey, effrayé, a sauté du wagon sur la voie et est tombé si malheureusement, qu'il s'est tué sur le coup.

Les deux chevaux ont été carbonisés.

LE HAVRE. — Hier, rue Auguste-Comte, une charrette de foin et son chargement appartenant à M. Guéroult, cultivateur à Petitville, ont été détruits par le feu. On croit que l'incendie a été causé par l'imprudence d'un fumeur.

LENS. — Un ouvrier, nommé François, âgé de soixante ans, chargé de conduire la machine d'un treuil sur le carreau de la fosse n° 17 des mines de Lens, a été saisi par le câble de ce treuil. Relevé avec la jambe droite presque arrachée, il a été transporté à l'hôpital de Lens, où il est mort en arrivant.

LISIEUX. — L'état de M. Stillman, la victime de l'accident d'automobile que nous avons raconté, qui était assez satisfaisant depuis lundi, s'est subitement aggravé. Des défailances du côté du cœur donnent des inquiétudes aux médecins qui le soignent.

LYON. — Un manoeuvre, âgé de dix-sept ans, Emile Reider, passait cours Vitton derrière un tramway, lorsqu'il fut atteint par un trolley qui s'était rompu et eut le crâne fracturé. Son état est désespéré.

Cette nuit, est mort, à l'hôtel-Dieu, M. Michel Goyard, chef de gare de Villeurbanne-sur-Bourbre, qui, la veille, avait été renversé par une rame de wagons.

Par suite d'une inconcevable erreur un train de marchandises et un train de voyageurs se sont trouvés sur la même voie hier, près de la bifurcation de la gare de Saint-Bernard au Mont-Dore. Le second convoi, qui était un train spécial de pèlerins revenant de Perey-le-Monial, marchait à 84

— Ah ! bon, glissez-la sous la porte, je suis encore couché, j'ai si mal dormi cette nuit.

Un froissement de papier se produisit, et l'enveloppe passa sur le seuil.

Bibi-la-Taupé vint la prendre en marchant sur la pointe des pieds et regarda le timbre d'abord.

— Pontoise ! murmura-t-il, c'est de la tante Bréchu ; pour le gosse, c'est sûr !

Puis déchirant rapidement l'enveloppe, il jeta un coup d'œil prompt sur une feuille de gros papier à lettre.

— Ah ! naturellement, gouailla-t-il, la tante fait comme les nourrices, elle réclame déjà des vêtements, du pognon, du sucre...

Va donc te faire fiche, si le gosse des Leval n'a plus de frusques, il ira tout nu, v'là tout.

Moi, je m'en bats l'œil !

Et, dédaigneusement, l'aventurier jeta la lettre sur la cheminée.

Ensuite il revint à la table, puis refit soigneusement le paquet contenant sa fortune.

Enfin, il prit dans sa garde-robe une valise, de très petites dimensions, enfouit en hâte, dans l'un des compartiments, une chemise, des chaussettes, des faux-cols et quelques mouchoirs.

Dans l'autre, il plaça le précieux paquet, puis referma sa valise à clef.

Enfin il remit sa jaquette, son pardessus, se coiffa, et, après un coup d'œil jeté dans la glace, se prépara au départ.

— Ah ! bigre, fit-il, la lettre de Pontoise ! Elle n'est ni claire ni compromettante ; pourtant, il vaut mieux la détruire...

Sans autre réflexion, il prit la missive, l'enveloppe, jeta le tout dans sa cheminée et y mit le feu.

— A présent, du large ! conclut-il.

Un instant après, il pénétrait dans la loge de sa concierge.

— Je m'en vais, dit-il à cette dernière.

Si, par hasard, on venait me demander, je ne serai pas rentré avant ce soir, très tard.

Puis, délibérément, il sortit.

En posant le pied dans la rue d'Alésia, il explora la voie d'un long regard investigateur, par prudence coutumière.

La rue, peu passante habituellement, était à peu près déserte en ce moment, qui précédait de peu l'heure du déjeuner.

A quelques pas de Bibi-la-Taupé seulement, se tenait un homme vêtu d'une longue blouse bleue, coiffé d'un vieux chapeau de feutre mou à bords déformés. Il portait à la main un fouet court.

Arrêté devant la vitrine d'un libraire, il paraissait très absorbé.

— Un maquignon ! murmura Bibi-la-Taupé, avec une sorte de mépris.

Et comme l'homme semblait plongé dans la contemplation des nombreuses cartes postales exposées, le bandit passa derrière lui, sans méfiance, remontant sur l'aventure d'Orléans.

Il la traversa, en face de l'église Saint-Pierre-de-Montrouge, puis arriva au coin de l'avenue du Maine, où se tient une station de fiacres, il grimpa lestement dans le véhicule de tête.

— Cocher, gare Saint-Lazare ! cria-t-il.

Le fiacre s'ébranla au trot modéré d'un cheval à moitié fourbu.

Tout aussitôt, la seconde voiture de la station fut prise par le maquignon, précédemment arrêté rue d'Alésia.

Et le cocher, après avoir écouté très attentivement quelques paroles prononcées à voix basse par son client, se lança sur les traces du fiacre qui emmenait Bibi-la-Taupé.

Paréssousement affalé dans le fond du véhicule, le misérable souriait avec malice.

— A roublard, roublard et demi, murmura-t-il d'un accent ironique.